



rience du karma ? Ne sous-estimons pas les paroles de l'initié. Dans les dernières conférences données en 1924 abordant le thème du karma, la prophétie de Michaël revient à de nombreuses reprises et revêt une importance considérable pour Rudolf Steiner.

Nous trouvons par exemple, dans la 9^e conférence du cycle *Karma III*, celle du 3 août 1924, ces paroles : « *J'ai indiqué que ceux qui sont engagés avec toute leur énergie dans le mouvement anthroposophique reviendront à la fin du siècle, que d'autres se joindront à eux, parce que par-là doit être définitivement décidé si la terre sera sauvée du déclin. C'est la mission du mouvement anthroposophique ; elle pèse lourdement sur nos cœurs, mais d'un autre côté elle émeut nos cœurs et leur insuffle l'enthousiasme. Il faut avoir le regard fixé sur cette mission.* »

Comment ne pas être ébranlés par ces

paroles ? Ce déclin, nous le percevons toujours plus et nous cherchons de tous côtés des remèdes. La jeunesse se rassemble un peu partout dans le monde pour crier sa soif d'un avenir plus radieux, plus juste et plus fraternel ; les âmes michaéliques cherchent à se rassembler pour éviter une chute qui semble inexorable.

Le 2 août 1924, Rudolf Steiner donnait la dernière « leçon » aux membres de la première Classe de l'École de science de l'esprit ; il s'était entièrement lié à l'Esprit du Temps, à Michaël. Le chœur des hiérarchies parlait par sa bouche et s'offrait à l'assemblée présente. Ce qu'il dit le lendemain, le 3 août 1924, fait suite à cette journée extraordinaire et doit être entendu avec la plus grande attention et le plus grand sérieux.

Bien des événements arrivent aujourd'hui qui se préparaient il y a plus de cent ans. Mais la conscience s'ensom-

meille, oubliant les impulsions profondes qui vivaient parmi les premiers disciples. Une attitude toute nouvelle peut voir le jour : regarder avec courage l'action du karma qui surgit dans un intervalle de temps toujours plus court, car nous nous trouvons face à une réalité karmique dont l'origine remonte seulement au siècle dernier !

Chercher à accueillir tous les premiers disciples qui ont entendu l'appel de Michaël et qui sont aujourd'hui réincarnés et réunir les différents courants michaéliques, telle est bien, en ce début de XXI^e siècle, l'une des tâches les plus essentielles de la Société anthroposophique.

Et c'est aussi la mission des membres de cette Société, et particulièrement des membres de la Classe, d'aller à la rencontre de celui qui l'a guidée au début de l'âge de la lumière.

Le « Coronavirus » ou : l'illusion chancelante de la réalité

Irene Diet

« Si c'est là l'impression qu'on se fait des dieux, comme s'ils disparaissaient, comme s'ils n'étaient pas là, comme si l'humanité était abandonnée par eux, alors le sens de la sagesse des dieux, c'est que les hommes sont censés recevoir les impulsions consistant à les chercher à plus forte raison dans les lieux où ils se sont cachés, et non pas à se plaindre de leur disparition et de leur inactivité. »¹

L' « émergence » du virus comme « ingérence » dans la conscience

Si quelqu'un m'avait dit, au tournant de l'année 2019/20, que dans quelques jours les gouvernements du monde entier allaient décréter des mesures de confinement, que les frontières des États, les écoles, les magasins, les restaurants, les bureaux, les entreprises, les associations allaient fermer, et qu'un courant de panique renouvelé chaque jour allait déferler sur les gens par l'intermédiaire des médias – à cause d'un virus censé

apporter la maladie et la mort, à des millions de personnes – ; si quelqu'un m'avait dit que toute remise en question de la manifestation du virus serait ignorée ou dénoncée comme une « théorie complotiste » ; si quelqu'un m'avait dit qu'ici, en Allemagne, je rencontrerais des personnages étrangement déguisés passant dans les rues en s'évitant et en gardant leurs distances ; si quelqu'un m'avait dit que les personnes âgées iso-



Kasimir Malevitch, *Le Rémouleur*, huile, 1912. Yale University Art Gallery, États-Unis

lées par la politique mise en place choisiraient de se suicider pour cause de solitude, comme d'autres mettent fin à leurs jours par peur de la maladie ; si quelqu'un m'avait dit cela : *je ne l'aurais pas cru*. Je me serais moqué de lui à cause de son imagination débridée et totalement absconse, et je n'aurais pas considéré une seule seconde sa prophétie.

Cette expérience de l'imprévu, de l'incompréhensible et de l'inconcevable, je

1. Rudolf Steiner le 17 juin 1923, dans : GA 259 *Das Schicksalsjahr 1923 in der Geschichte der Anthroposophischen Gesellschaft - Vom Goetheanumbrand zur Weihnachtstagung*, [L'année fatidique de 1923 dans l'histoire de la Société Anthroposophique – de l'incendie du Goetheanum au Congrès de Noël], ouvrage non traduit.

Le « Coronavirus » ou : l'illusion chancelante de la réalité

la refais tous les jours depuis le début de la crise. Elle va en se condensant, et ceci de telle manière que toute possibilité de prévision m'échappe. Oui, à certains moments, je m'en rends compte : toute représentation qui commence à se former en moi – sur le passé, le présent et surtout sur l'avenir – se perd dans le néant. Dès qu'une nouvelle surgit, une autre vient se plaquer dessus et la détruit. Et de ce fait coutumier, visible, palpable, que je perds de vue aussitôt, de ce silence intérieur qui se répand en moi, résonne une question : qu'est-ce que la réalité ?

L'impossibilité de replacer dans un contexte de pensée logique les événements souvent paradoxaux déclenchés par la crise du Coronavirus peut conduire à une sorte de « détraquement » profond de la sensation de la réalité. Ce « détraquement » pourrait être comparé au déplacement d'un décor de théâtre, encore que là ce ne serait pas la scène qui se révélerait derrière ce décor, mais la pensée sur laquelle l'auteur a basé la pièce qui est jouée sur la scène. La façon parfaitement nouvelle, qui se révèle ainsi, de considérer les choses, je vais tenter dans ce qui suit de la décrire. Ce ne sont pas les événements en tant que tels qui sont au centre de la question et qu'il s'agirait d'expliquer, mais c'est le vécu psychique qui peut se déclencher en présence des faits singuliers qu'il rencontre.

Je suis consciente du caractère inhabituel de mon approche. Je suis également consciente que cette tentative, que j'ose entreprendre, porte tous les signes d'un premier essai qui sera par conséquent imparfait. J'aimerais néanmoins tenter d'y associer le lecteur intéressé, car je considère que nous sommes aujourd'hui au début d'une évolution qui rend possible mais aussi nécessaire une telle activité de l'âme. Les événements à venir viendront encore accentuer la coloration paradoxale, décrite ci-dessus, des expériences que l'on peut y vivre.

L'expérience psychique qui entre en ligne de compte ici, c'est une chose que je connais de par mes travaux sur les textes de Rudolf Steiner. Cependant, l'expérience décrite ici entre dans mon monde d'expériences par une autre « porte ». Le point de départ n'est pas, comme dans le travail sur les textes de

Rudolf Steiner, une pensée concentrée s'éprouvant elle-même, une pensée qui, d'une part, vient dissoudre sa signification convenue, et, d'autre part – communiquée par la texture de pensée des thèses de Rudolf Steiner – laisse pressentir des significations d'une toute nouvelle nature. Je fais maintenant l'expérience que quelque chose de similaire se produit sous la forme que prend le destin ; agissant sur moi « de l'extérieur », du fait des impressions sensorielles qui se détachent du contexte de signification qui m'est coutumier, comme jaillissant du courant même de la vie. Dans cette tentative d'accompagner de mon vécu l'expérience des événements extérieurs, les « cohérences » considérées autrefois comme allant de soi se décomposent, et, dans la brèche qui s'ouvre ainsi, peut s'engager ce regard-là, celui qui accompagne l'activité de l'âme, dès lors que celle-ci devient désormais possible.

Cette activité de l'âme a été décrite par Rudolf Steiner à plusieurs reprises, et surtout « philosophiquement ». Cet arrière-plan philosophique restera ici une référence implicite ; mais il n'échappera certainement pas aux connaisseurs de la *Philosophie de la liberté*. Le « détraquement » des décors de théâtre mentionné ci-dessus correspond en effet à un début d'expérience au-delà de la constitution de la conscience ordinaire. Dans ses écrits anthroposophiques, Rudolf Steiner qualifie cette expérience de « second réveil » présentant des similitudes avec le réveil du dormeur qui rêve. Nous allons d'abord tenter dans ce qui suit une description de ce réveil. Je suis d'avis qu'il peut en résulter une toute nouvelle façon de comprendre les événements mondiaux et de tirer de cette nouvelle compréhension une forme d'action qui leur correspond et qui puisse se situer dans un rapport conforme à la réalité avec la naissance qui s'annonce de la véritable et même nécessaire détresse psychique de l'époque actuelle².

Dans un premier temps, j'aimerais pour ce faire évoquer un événement qui s'est déroulé du temps de Rudolf Steiner : l'incendie du Goetheanum et ses conséquences.

La disparition du Goetheanum

Six mois après l'incendie du Goetheanum eut lieu une assemblée générale de l'Association pour la Construction du Goetheanum [*Goetheanum-Bauverein*], à l'occasion de laquelle Rudolf Steiner prononça une allocution³, qu'il commença par les paroles que voici :

« C'est aussi à moi qu'il va incomber de vous parler aujourd'hui, autrement et avec d'autres antécédents que ce qui pouvait avoir lieu au cours des années écoulées lors de ces assemblées. Car nous restons en effet en permanence sous l'impression de la disparition de notre bâtiment anthroposophique bien-aimé, le Goetheanum. »⁴



Kasimir Malevitch, *Le Grand Hôtel ou la vie à l'hôtel Garand*, huile, 1913

Rudolf Steiner pouvait désormais s'exprimer d'une autre manière que ce qu'il avait pu jusqu'à présent, tandis que ceux qui étaient assis devant lui avaient été choqués par une expérience profondément bouleversante.

Quelques mois auparavant, le Goetheanum, cette construction – centre de leur raison d'être [*Selbstverständnis*]

2. Voir à ce sujet l'article de Rüdiger Blankertz : « Soll die Seelennot der Gegenwart durch Geisterkenntnis behoben werden ? » [« Faut-il remédier à la détresse de l'âme du présent par la connaissance de l'esprit »] in: Agora-Magazin, déc. 2017, p. 17sq.

3. Rudolf Steiner, allocution prononcée lors de la dixième assemblée générale ordinaire de l'Association du Goetheanum, dimanche 17 juin 1923, in : GA 259.

4. *Op. cit.*



qu'ils croyaient en sécurité au sein d'un monde aux intentions plutôt « hostiles » – avait brûlé. Tout ce qu'ils avaient senti comme leur « fierté », parce que quelque chose qui dans son essence est en fait non visible, non palpable, non audible et non sensible était devenu visible, palpable, audible, tangible, et qui leur avait donné – par son existence perceptible extérieurement – une certitude intérieure, était parti dans les flammes.

Près de six mois s'étaient écoulés depuis ce choc. Mais il y avait maintenant un nouvel espoir : le remboursement de l'assurance qu'on attendait, d'un montant de 3 millions avait été versé. Ces 3 millions donnèrent le ton de l'allocation qui précéda le discours de Rudolf Steiner⁵, prononcée par le président du *Bauverein* à l'époque, Emil Grosheintz. Grosheintz y exprimait l'attente générale de voir effacées le plus rapidement possible les traces de l'incendie du Goetheanum – par la construction d'un nouvel édifice. Il y voyait un « appel à l'action »⁶. À la fin, il demanda aux personnes présentes de se lever si elles voulaient se joindre à la volonté qu'il avait exprimée. Le procès-verbal de la réunion indique que tous les auditeurs se levèrent.⁷

C'est comblé d'impatience et se réjouissant par avance qu'on a dû attendre alors le discours de Rudolf Steiner. Car on espérait que le « Docteur », comme il l'avait fait si souvent, accomplirait un miracle et reconstruirait le bâtiment anéanti par les flammes d'une manière tout aussi belle – si ce n'est plus belle encore !

La grande dés-illusion

Rudolf Steiner s'engagea alors dans la description d'une situation de l'âme très particulière pour ses auditeurs ; préparées par un « destin extérieur », l'incendie du Goetheanum, ses paroles pouvaient plus que jamais se muer en un « destin intérieur ». Mais le destin intérieur commence au moment où l'homme commence à prendre conscience de l'activité de sa propre âme, celle qui se reflète dans les événements du destin pour « ricocher » en quelque sorte sur eux.

La première étape qui rendit possible cette prise de conscience fut une décep-

tion : la posture de Rudolf Steiner, qui se manifesta dès le début, fit bien voir qu'il ne voulait pas accomplir le miracle espéré – la reconstruction du premier Goetheanum. En effet, au lieu de parler de la future reconstruction, il caractérisa l'attitude qui habitait l'âme de ses auditeurs. Et il le fit de telle manière que la déception qu'il déclenchait chez ses auditeurs se manifesta aussi dans ses paroles. Mais ceci, pour ainsi dire, venant « de l'autre côté » et redoublant ainsi sa propre déception à travers celle qu'il exprimait.

Rudolf Steiner déclara : « [...] *J'aurais pu en effet m'imaginer qu'au moment où le terrible malheur nous a touchés, il y aurait pu y avoir des âmes parmi les anthroposophes qui auraient dit : Oui, pourquoi, dans ce cas, les bonnes puissances spirituelles ne nous ont-elles pas protégés ? Peut-on donc croire à la puissance d'un mouvement qui se trouve abandonné de cette façon par les bons esprits ? Une telle pensée s'attache effectivement à l'aspect extérieur des choses, elle ne s'attache pas à ce qui, sans se laisser égarer par son aspect extérieur, procède purement et simplement du centre intérieur de la chose. Quand on veut prendre au sérieux le fait que les mentalités, les pensées, en particulier les impulsions de la conscience, sont des réalités, alors on doit croire en elles [...], pas en les aides qu'elles peuvent recevoir de l'extérieur, mais en leur propre force. Il faut alors être certain que ce que l'on tire de telles impulsions, malgré tous les échecs extérieurs apparents, parviendra à son but véritable, au but qui lui a été prescrit dans le monde spirituel ; même si, un jour, il devait être tout d'abord complètement anéanti par des circonstances extérieures dans le monde extérieur.* »⁸

Ces paroles ont dû faire l'effet d'un choc sur les auditeurs de Rudolf Steiner. En parlant ainsi en effet, il ne brisait pas seulement l'attente générale exprimée par Grosheintz de rebâtir ce Goetheanum, auquel on devait sa conscience et sa fierté d'être « anthroposophe ». Il caractérisait en même temps l'attitude intérieure, l'attitude d'âme qui avait conduit à cette attente, comme une attitude qui ne pouvait pas être celle de l'anthroposophie, voire même était indigne d'un anthroposophe. Car, au lieu de se tour-

ner vers l'action extérieure, Rudolf Steiner en appelait à ce qui « *procède du centre intérieur de la chose* ». On devait s'attacher à des « *impulsions de la conscience* », « *pas aux aides qu'elles peuvent recevoir de l'extérieur, mais à leur force propre* ».

Mais quelles étaient ces « *impulsions de la conscience* » ?

Entre le courage et le doute

Pour les personnes présentes, un fossé d'incompréhension se sera ouvert ici. L'impulsion de reconstruire le Goetheanum leur était pourtant bien apparue comme une de ces « impulsions de conscience » exigées par Rudolf Steiner !

Rudolf Steiner poursuivit en déclarant : « *Celui qui prétend prouver ou réfuter la vérité ou la fausseté du spirituel par l'extérieur est sur une mauvaise voie ; car il ne se tient pas au centre des impulsions spirituelles, mais à l'extérieur. Pour apprécier ce qui est en question ici, la seule et unique chose qui soit déterminante, c'est l'élément le plus intime de l'âme humaine, jamais un quelconque contexte extérieur.* »⁹

Ceux qui avaient les oreilles ouvertes purent entendre : en vérité, la reconstruction du Goetheanum qu'ils réclamaient était un signe de leurs doutes au sujet de l'anthroposophie. Le fait que le signe emblématique de leur vérité – le Goetheanum – ait pu partir dans les flammes : n'y avaient-ils pas ressenti – au fond d'eux-mêmes – une sorte de faiblesse de cette impulsion spirituelle ?

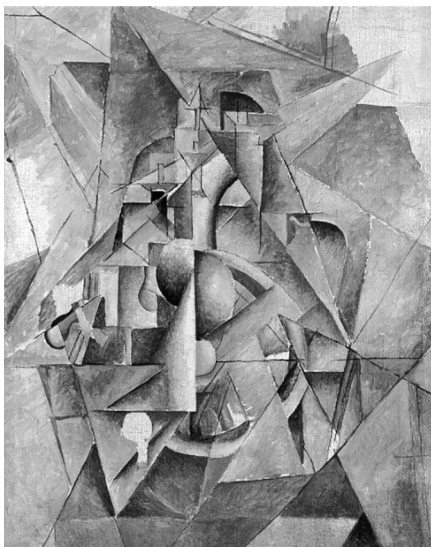
Le doute qui s'était tout d'abord enflammé devant la disparition extérieure du Goetheanum s'introduisait maintenant dans les âmes des hommes : Qu'est-ce en moi que je peux à bon droit appeler l'élément « anthroposophique » ? Au fond, la reconstruction que j'appelais de tous mes vœux était tout de même bien une manifestation de mes doutes au sujet de l'anthroposophie. Ce que j'avais pris pour l'essence même de mon existence d'anthroposophe, c'est mon doute sur l'anthroposophie elle-même ! – La fière image de soi qui venait de se révéler aux yeux de tous en

5, 6, 7. *Op. cit.*

8. Rudolf Steiner, *Allocution, op. cit.*, Souligné par moi. I.D.

9. *Op. cit.*

Le « Coronavirus » ou : l'illusion chancelante de la réalité



Kasimir Malevitch, *Machine à coudre*,
huile, 1913

réponse à la manifestation « pleine de courage » sollicitée par Grosheintz, était en pièces. Et au cœur de ce doute résonnaient les paroles de Rudolf Steiner :

« Pour apprécier ce qui est en question ici, la seule et unique chose qui soit déterminante, c'est l'élément le plus intime de l'âme humaine, jamais un quelconque contexte extérieur. »¹⁰

L'incendie avait privé les personnes présentes du signe extérieur visible de leur existence en tant qu'anthroposophes. Mais désormais, ils en perdaient un second : la confiance intérieure en la vérocité de leur réaction émotionnelle face à l'événement de l'incendie physique. Car maintenant, il leur apparaissait clairement que ce soi-disant « intérieur » était en fait aussi quelque chose « d'extérieur » ; en tant que fait « intérieur », cela n'avait été rien d'autre qu'une naïve et banale réaction au fait extérieur. Mais qu'était-ce alors que cet « élément le plus intime de l'âme humaine » qui seul peut être déterminant « pour apprécier ce qui est en question ici » ? Existe-t-il une réalité « intérieure » qui soit plus qu'une simple réponse à un événement extérieur ?

C'est la pensée matérialiste qui s'attend toujours à un « être » seulement là où se déroulent des processus de construction. Là où la destruction commence, cette pensée considère que « l'existence » se retire. Or, « l'esprit » dont on parle tant n'apparaît pas dans le devenir de ce qui

est physiquement visible, mais seulement au moment de son anéantissement.

Ressentir et comprendre cela de tout son être fait partie des tâches les plus difficiles et les plus douloureuses de ceux pour qui l'œuvre de Rudolf Steiner représente la substance de leur vie. Mais c'est en même temps leur tâche la plus importante, car ce n'est que de cette façon que les processus de mort, dans lesquels se trouve aujourd'hui l'humanité toute entière, peuvent être accompagnés consciemment.

Le « détraquement » de l'image habituelle du monde provoqué aujourd'hui par les événements et déjà mentionné en introduction est pour ainsi dire, c'est comme ça que je le comprends, réclamé par les phénomènes de notre monde actuel. Cela peut conduire à un éveil, qui – à un autre niveau – a des analogies avec ce réveil par lequel le dormeur en train de rêver passe à la conscience de jour.

Dans ce qui suit, le processus que j'ai moi-même vécu va être décrit en tant qu'exemple d'un tel éveil à son commencement.

« ... Car le spirituel se dégage des choses, là où elles commencent à se décomposer »¹¹

La première expérience que je peux faire de fuite de mon « ressenti de la réalité » habituel a trait au caractère de cet état passé. Je comprends que ce qui avait valeur pour moi de « réalité » auparavant me semblait toujours présent comme un « donné » ; chaque matin, il émergeait à nouveau du « néant » du sommeil. Mais je n'étais pas complètement consciente du caractère d'évidence dont ce « donné » paraissait doté. Ce caractère d'évidence immuable ne me vient à la conscience que maintenant, du fait du « dérangement » qui le frappe.

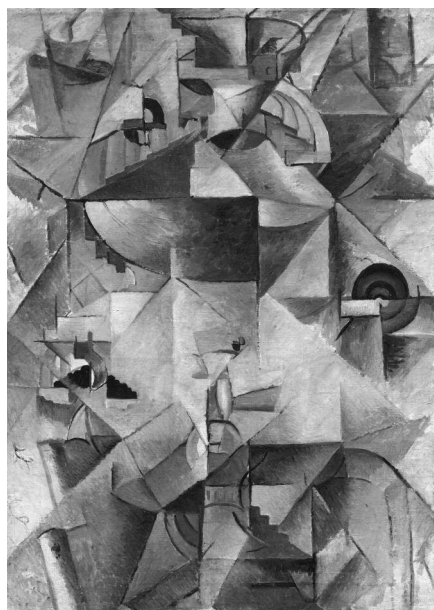
Comme cette impression s'est renouvelée presque continuellement depuis le l'irruption de la « crise du Coronavirus », je peux commencer à observer la situation qui en a résulté. Ce sont les chocs que j'éprouve face à ces événements et à ces phénomènes aux manifestations extrêmement paradoxales qui sont susceptibles de toujours me replonger dans cet état.

10. Op. cit.

11. Rudolf Steiner, conférence faite à Dornach le 23 mai 1915, in GA 162 : *Questions d'art et questions vitales à la lumière de la science de l'esprit*, EAR, 2012.

La première expérience que je peux faire, tel que je me trouve dans ma nouvelle situation psychique, ne se réfère donc pas à cette situation présente mais à celle qui est passée. Rétrospectivement, je constate avec étonnement que ce « donné » a été pour moi inconscient dans sa qualité de donné. Mais en même temps, c'était cela qui représentait pour moi « le réel », « la réalité ». Sauf que maintenant ce sentiment de « réalité », autrefois inconscient, vient à être détraqué, et dans l'écart qui en résulte, un espace s'ouvre qui est d'une nature toute autre que ces espaces de l'âme que, dans leur ensemble, je considérais comme « la réalité ». Ces espaces de l'âme connus étaient des espaces « remplis » ; remplis de sensations, de pensées, de représentations, etc., constitués de ce qui s'était formé en moi en réponse à tel ou tel « objet » extérieur ou intérieur. Dans (et entre) ces espaces de l'âme remplis de « contenus » bien déterminés, je pouvais certes aller sélectionner différents éléments, les examiner, y réfléchir, les ressentir, mais c'étaient toujours des considérations, des pensées et des sentiments qui s'étaient présentés – pour ainsi dire d'eux-mêmes – à partir du contenu donné.

Mais maintenant, je découvre un tout nouvel espace d'âme. C'est un espace « vide de contenu », qui se manifeste par l'entrebâillement de mon expérience modifiée. Seul cet espace de l'âme me permet de devenir actif librement – sans prédétermination. À l'aune de cette expérience, je m'aperçois que mon activité psychique, jusqu'à présent, avait toujours été déterminée, « liée », même, par quelque chose, à savoir par quelque chose de déterminé. C'est tels des fragments d'un monde d'objets que m'apparaît dans l'intériorité psychique la qualité des éléments qui étaient, autrefois, donnés. Cette prédétermination est désormais abolie. Mais pas seulement : en explorant ce nouvel espace de l'âme, je fais également l'expérience que – contrairement aux espaces de l'âme pleins de contenu qui sont « donnés » – celui-ci n'existe qu'à ce moment-là, et seulement aussi longtemps que je suis capable de maintenir l'activité intérieure basée sur la dissolution de ma conscience



Kasimir Malevitch, *Samovar*, huile, 1913

objectale. Il s'effondre sur lui-même aussitôt que je relâche cette activité psychique intérieure, qui a le caractère d'une recherche à tâtons. Je tâte, en quelque sorte, cette activité qui m'est propre, dans laquelle je cherche à m'expérimenter moi-même en tant que chercheur.

En examinant de plus près cette activité de l'âme qui se rapporte à elle-même, ce qui est maintenant devenu possible, je peux reconnaître que le « donné » d'autrefois, qui m'échappe aujourd'hui, n'était nullement aussi uniforme qu'il me l'avait semblé autrefois – sans que j'en aie pris conscience. Je remarque maintenant qu'il était constitué de divers « fragments » qui, comme des morceaux sans cohésion, ne recevaient leur apparente unité que parce qu'ils apparaissaient tous « en moi », successivement, voire en même temps. Je réalise maintenant que chaque fragment individuel de mon ancienne « réalité » se rapporte à une partie de ce que j'appelle « ma vie » ; ce sont des parties qui se sont formées dans le cours extérieur de cette vie et qui reflètent ce cours extérieur dans ma conscience ordinaire, simplement en tant que représentation. Et ainsi, mon ancienne « réalité » apparaît comme un ensemble de représentations qui, du point de vue de mon nouvel état, ressemblent maintenant à des produits du rêve. Je ne m'étais pas interrogé sur le lien interne entre ces productions, il me

semblait acquis. Or, je m'en aperçois maintenant : aucun lien concevable n'existe « en soi », entre ces « fragments de réalité » isolés.

Tout comme la personne qui se réveille du sommeil se rend compte que le lien – qu'elle a vécu pendant qu'elle rêvait – entre les images individuelles du rêve était une illusion, je reconnais maintenant le caractère illusoire du lien que j'éprouvais entre mes « fragments de vie » isolés. Cette illusion se révèle comme telle au moment où j'essaie de penser un lien entre ces éléments simplement donnés. Car cela, maintenant, s'avère être impossible.

L'état de conscience qui correspond au sommeil ou plus exactement au rêve, qui constitue ma vie quotidienne, je le reconnais en tant que tel au moment où – suite au son de trompette douloureux et assourdissant des événements – il faudrait que je me réveille complètement de cet état. Mais il devient clair maintenant que ce qui m'était donné antérieurement comme ma « réalité » m'a également créé « moi-même ». Ou, en d'autres termes : que mon « moi » [*Selbst*] habituel disparaît dans la mesure où la « réalité » – qui n'était que rêvée – de mon ancien sentiment d'exister, m'échappe. Le « sol intérieur » sur lequel je pensais me tenir et d'où – ce que je ne peux réaliser que maintenant – j'ai aussi reçu ma conscience de soi, m'échappe. L'« expérience du moi, de moi-même » que je pouvais faire dans le passé s'avère, au moment où je la perds, être tout autant une illusion que l'ancienne expérience de mon environnement.

Tandis que je me retrouve ainsi éjectée de la conscience de rêve habituelle, un sentiment de peur et de solitude commence à se faire sentir. Cependant, dans la mesure où je prends conscience qu'en pensant par moi-même, je commence à accompagner ce processus d'éveil, quelque chose d'autre se manifeste. Très ténue et parfois à peine audible, commence à se faire entendre une certitude intérieure, à savoir que les expériences décrites ici sont le début de ce que je peux à juste titre qualifier de « réalité ». Une réalité en effet que j'ai pressentie à maintes reprises déjà dans le processus d'auto-observation pensante en étudiant les textes de Rudolf Steiner.

La réalité de l'anthroposophie de Rudolf Steiner

Le lecteur qui prend conscience de lui-même peut faire de manière plus précise et différenciée l'expérience de la remise en question de la perception ordinaire de la réalité, rendue si évidente pour nous par les événements d'aujourd'hui, en lisant les textes de Rudolf Steiner. Ce questionnement a toujours lieu lorsqu'il quitte la dimension habituelle de la lecture, qui est toujours centrée uniquement sur ce qu'on appelle le « contenu » des textes, et commence à s'observer lui-même dans son activité pensante. Cette auto-observation commence au moment où il se surprend lui-même à faire passer sa propre interprétation du texte avant le propos de Rudolf Steiner et ainsi – sans qu'on s'en aperçoive ni consciemment – à éteindre celui-ci.

Le chemin qui s'ouvre désormais ne pourra plus être un simple travail d'interprétation intellectuelle restant de l'ordre du rêve sur les exposés idéels et les communications occultes de Rudolf Steiner. Il va devenir un chemin d'âme de plus en plus conscient et de plus en plus éveillé dans un domaine que Rudolf Steiner appelle le « monde spirituel ». La première expérience décrite au début de cet article, celle de l'apparition sur ce chemin de la réalité véritable, se rapporte à l'expérience du seuil du « monde spirituel ». Chaque pas supplémentaire sur ce chemin dépendra de ce que l'organe de perception arrivé à ce seuil se forme et se façonne au contact de ce qui, de l'au-delà du Seuil – tel la parole de Rudolf Steiner enchâssée dans le texte anthroposophique – a été introduit dans notre monde intellectuel illusoire, afin que nous puissions trouver le moyen de sortir de cette illusion de façon juste par nos propres forces.

Article initialement paru dans la revue *Die Drei* n°11, novembre 2020

Traduit par Vincent Choisnel